

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 43

Artikel: Fenêtres doubles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220592>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

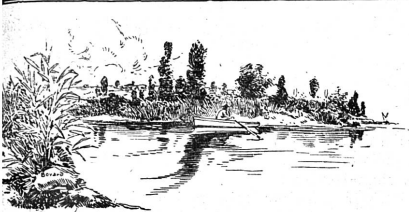
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



AU BORD DU RUISSEAU

UNE de nos connaissances nous disait, l'autre jour, le grand plaisir qu'il avait à passer ses vacances dans l'un des vallons les plus agrestes de nos Alpes vaudoises. Indépendamment des promenades et excursions charmantes qu'il fait dans les montagnes environnantes et des randonnées dans les forêts voisines, où abondent les champignons, son grand plaisir est d'aller à la pêche, au bord du torrent, qui serpente et murmure entre les collines verdoyantes, tantôt discrètement, sous la feuillée, tantôt sous le ciel bleu, sous le soleil qui le pare de mille paillettes scintillantes.

Après avoir suivi, sans bruit et attentif le fil de l'eau, en se dissimulant prudemment derrière les buissons, il lance sa ligne au bon endroit où du moins qu'il croit tel, et attend, l'œil fixé sur le courant. Il est indifférent à tout autre chose. Rien ne l'intéresse plus que ce petit bouchon qui se balance sur l'eau. Il ne parle pas ; il ne pense pas. Il est à l'arrêt. Soudain, une secousse agite le bouchon, qui plonge. Alors, gravement, posément, les yeux brillants, le pêcheur tire sa ligne, au hameçon de laquelle est suspendue une truite, qui se débat et défend sa vie, menacée. Hélas ! il lui faut en faire le sacrifice. Le pêcheur décroche le poisson, enfonce un doigt dans l'une des ouïes et la pauvre victime, immobile, la bouche entr'ouverte, l'œil déjà vitreux, disparaît dans le panier. Elle ne reparaitra qu'en forme de boucle, sur le plat.

Alors, quand l'appétit, aiguïlé par l'air vif de la montagne et la marche, s'éveille au palais du pêcheur, celui-ci, s'assied dans l'herbe ou sur une racine saillante, au bord de l'eau. Il sort de son sac un bon flacon, du saucisson ou du jambon, un morceau de pain et fait là, en pleine nature, le plus appétissant des repas, bercé par la chanson du ruisseau.

Mais, cela ne va pas toujours ainsi. Nous connaissons très bien un pêcheur que la chance n'a point favorisé.

Il partit un jour, un beau jour, vraiment, en compagnie d'un ami, qui avait affirmé un ruisseau dans un canton voisin, où il faisait des pêches très fructueuses. Son invité, lui, n'avait jamais tenu une ligne.

— Tiens, lui dit le fermier du ruisseau, ici est un bon coin, où toujours j'ai pris quelque chose. Voici une ligne. Elle est prête ; tu n'as qu'à y ajouter l'appât. Tu lances dans l'eau et tu attends, en ayant soin de ne pas trop te faire voir. Moi, je vais en amont. Tu n'auras qu'à appeler, si tu as besoin de moi pour t'aider à porter ton butin. Allons, bonne chance !

— Merci !

Et notre apprenti-pêcheur, fixe, d'une main un peu tremblante, l'appât au hameçon et lance sa ligne. Celle-ci n'avait pas touché l'eau que le bouchon plongeait. Ça tirait, plutôt, ça mordait ;

enfin quoi, ça mordait et ça tirait en même temps.

Le pauvre garçon, tout ému d'un si rapide succès, lève la ligne. Au bout du fil se débattait une truite de taille très respectable. Mais, déveine ! le fil s'était accroché à une branche élevée et enroulé. Impossible de le détortiller. Et la truite s'agitait toujours comme le diable dans un bénitier. A force de se démener, elle se décrocha et retomba dans le ruisseau où elle disparut promptement et pour toujours.

Dès lors, le petit bouchon rouge n'a plus jamais plongé. Tout le monde ne naît pas pêcheur, avec un circonflexe. J. M.



LO POURO TINBON

TINBON s'était marié à lo tard. L'avai grantenet vityu tot solet, sein fenna à l'ottò, que fasai li-mimo lo dèdjonnà, lo dinà, lo petit-goutà, lo soupà, et pu càdre sè boton avoué d'ao fi retor, manèyi la patte d'aise, rëcouira lo cassoton, ècovà son pàilo, èpudzi son lhi, buiandà sè tsàsson, aryà sa tchivra, fotemassi, bàogressi et bàozenà pè l'ottò. D'à premi tot clli commerce lài ètai prào amicat, et lo fasai prào chà, (facilement), ma, d'à derrai, cein lài ètai vègnai pènnabllio. Pu po fini, s'ètai laissi allà et l'avai èta lo dèguelhidozè pè l'ottò : bourlève son laci, souppliève sa patte d'aise, tserbounève sè truffie quand n'ètant pas suprasse, fasai d'ao papet à la rhubarba dein lo cassoton po pas avai fauta de lo rëcourà, àobliève d'ècovà son pàilo, laissive creblià sè tsàsson de perte. Sa tchivra l'ètai à gotta, pllieinna de gringalle et son lhi de pudze. Einfîn quie : onna fenna n'ètai, pardieu, pas de trào dein sa carràie. L'è adan que l'avai maryà la grôcha Julie à Commi.

S'amàvant, pardieu, bin et lo commerce l'ètai bin mi zu po Tinbon. La grôcha Julie l'avai prai la manéiance de tot, la potse à la cousena, l'ècové ào pàilo, la trà à l'étràbllio et... onna grôcha pllièce ào lhi.

L'è que la Julie ètai asse épaisse que la Tor de Babet, avoué 'na rita quemet on bàu de Pà-que. Onna veretàbllia montange aguelhià su dofi belhion ! Et lo craset de Tinbon l'ètai tot orgolhiào de sa fenna et de tot cein que l'avai fé à l'ottò. Li n'avai rein à fère qu'à accutà, po cein que la grôcha Julie l'avai prai tota la couson por li et l'ètai benhirào.

Dài fenne quemet la grôcha Julie dèvetrant vivre à perpétuità et ne pas s'èin allà lè premiere. L'è tot parà cein que l'è arrevà. L'a modà po lo paì d'ài taupe et lo pouro Tinbon s'è retrovâ solet. Ein a èta tot tristo à plliorà, et lo menistre l'a tot parà bin fé tot cein que pouève po lo reconsolà on bocon. Sti dzo quie lo pouro Tinbon ne desài rein. La douleu l'avai on bocon eintoupenâ. Restève quie à ne rein vère, l'è get arrètâ quemet d'ài get de verro, sein guegni, mouet. Lo menistre

atteindai onna reponse que pouève pas sailli. Po fini, po lài fère dere oquie, ie dit dinse :

— L'è bin veré, mon pouro Tinbon, que cein vao rido zo z'ein seimblia.

— L'è su, que repond, mè que l'avé tant accoutmâ de droumi su lè z'èponde. (Bois de lit).

Marc à Louis.

LA VACHE

(Réplique d'un tout petit à M. Pierre Ozaire.)

LA VACHE est un mammifère, ses jambes arrivent presque jusqu'à terre. La vache n'est pas un boeuf. Dans la tête, il pousse environ deux yeux. La vache a deux longues oreilles d'âne, à côté desquelles sortent deux courbes de la tête. On n'appelle pas la jeune vache, vache, c'est pourquoi elle s'appelle veau. Derrière au dos, il y a encore quelque chose, c'est la queue, avec quelque chose au bout pour chasser les mouches. La vache ne pond pas des œufs comme notre poule. On mange son intérieur, et avec son extérieur, le cordonnier Muller, fait du cuir. Alors, il fait des souliers pour mon papa. Lorsqu'elle est morte hier, elle est tombée et monsieur l'instituteur aura la saucisse.

Humour anglais. — Un coutelier de Sheffield fait à un ami, Ecossais, les honneurs de son usine. La visite terminée, le coutelier offre un canif, en souvenir, à son ami.

— Mais, dit-il, vous devez me donner un demi-penny pour que ce canif ne coupe pas notre amitié.

L'Ecossais fouille sa poche, il ne trouve qu'un penny, qu'il tend au coutelier, demandant :

— Avez-vous un demi-penny à me rendre ?

— Je crains que non, fait le coutelier.

— Alors, dit l'Ecossais, donnez-moi un second canif.

Dilemme embarrassant. — Madame à sa bonne :

— Marie, mon thé !

— J'peux pas monter, madame, j'suis en haut !

— Marie, descendez mon thé, vous dis-je !

— Bon ! v'là t'y pas qu'il faut que je descende et que j'monte à c't' heure. J'sais pu comment faire ?

FENETRES DOUBLES

DANS toutes les vies, même les plus monotones, même les plus régulières, il y a des moments d'une solennité souvent sans éclat, où, malgré soi, on est obligé de méditer sur la fuite des jours.

« L'heure des fenêtres doubles » par exemple, a sonné, une fois de plus.

Besogne mélancolique, car, mettre les fenêtres doubles, c'est s'avouer vaincu, vaincu par l'hiver qui s'approche. C'est admettre que les beaux jours ensoleillés et chauds sont arrivés à leur terme et qu'il faut, bon gré mal gré, se calefauter chez soi. Et voilà pourquoi, le buste penché en dehors de la fenêtre, les deux bras tendus en un geste hésitant, qui compromet l'équilibre (surtout si le parquet de la chambre est ciré) on cherche à tâtons, le crochet de la muraille où se fixera le gond. Et, quand toutes les fenêtres sont en place, la demeure a un air glacial et austère. Elle a sa tenue d'hiver ; les beaux jours sont enfuis.

L'enfant aux portes de la vie, le jeune homme qui en a à peine, franchi le seuil, ne ressentent certes pas, la mélancolie discrète de l'heure des fenêtres doubles. Mais l'adulte qui commence à redescendre la colline, voudrait retenir dans leur course échevelée ces petites folles que sont les an-

nées trop fugaces et dont la ronde au rythme accéléré lui paraît plus rapide encore à l'heure où le simple travail, très prosaïque, de la pose des fenêtres doubles l'oblige à méditer, malgré lui, sur la brièveté du temps.

Le temps passe ; ce temps nous l'employons souvent à des besognes futiles et vaines, méchantes parfois ; à encenser Mammon, à nourrir des haines, à écraser les pointes de pieds de nos voisins, à pédaler à la poursuite de chimères juchées sur des motos bien plus rapides que nos « bécanes » de pacotille et, pour finir, nous nous cassons le nez contre une dernière fenêtre double qui s'ouvre sur l'éternité.

Naïveté enfantine. — Y a-t-il loin, mon petit garçon, pour aller à Pont-l'Évêque ?

- Ça dépend, m'sieu.
- Tu me parais intelligent, comment t'appelles-tu ?
- Comme mon père, m'sieu.
- Vous êtes nombreux dans votre famille ?
- Autant que d'assiettes, m'sieu.
- Et combien avez-vous d'assiettes ?
- On a chacun la sienne, m'sieu.



DANS LES VIGNES

Le temps superbe fait que personne n'est pressé de vendanger. Pas un grain de pourri, les grappes nettes, les grains roussissant au grand soleil de cet incomparable mois d'octobre. Tel est le tableau que présentent les vignes épargnées par les épouvantables et déconcertants cataclysmes du début de l'été. Un tableau, certes, réconfortant.

Ce qu'il faudrait pour parachever l'œuvre de Phébus, ce sont de fortes rosées. Rien de tel pour amincir la pellicule élastique, couverte d'une délicate buée, dans laquelle est contenue une savoureuse pulpe. Rien de tel pour arrondir la gousse et la rendre charnue.

Dans les villages du vignoble, on voit « goger » les cuves et les « tines ». Le maître de céans procède à une sérieuse inspection des fûts — qu'on appelle, chez nous, du vieux nom bien latin de « vases ». Il a rajusté les cercles de la « bossette », c'est le tonneau qui contient la vendange foulée, amenée de la vigne au pressoir. On a fait savoir aux amis des régions en dehors de la zone viticole qu'on comptait sur eux comme vendangeuses ou comme brantards. Nul n'ignore que les vendanges sont propices aux astucieuses manœuvres d'un petit dieu malin qui s'appelle l'Amour. Parents, tenants et aboutissants de jeunesse en âge de fonder un foyer, entreprennent de savantes stratégies. Il est convenu, depuis de longs mois, que Lucie, du Pied du Jura ou du Pays d'Enhaut descendra pour les vendanges. Les papas ont accompli ensemble tout leur service militaire, — « des frères d'armes », suivant l'expression consacrée, — ou bien, ce sont les mamans qui firent connaissance au temps de leur déjà lointaine jeunesse quand elles étaient en échange à Ober-Steckholz ou Densbüren. Alors, comme par hasard, quand on a de grands enfants, on renoue les relations...

Comme par hasard, aussi, la jeune vendangeuse oubliera sur une souche, parmi les feuilles, le grappillon permettant au beau et robuste brantard qui, de tout de suite, a fait palpiter son cœur, de prendre un petit gage... Un peu plus tard, vendanges terminées, le jeune brantard s'arrangera encore et toujours comme par hasard, pour avoir un accident à sa bicyclette ou, si c'est un dragon, de voir son cheval déferlé juste devant la demeure de la jeune vendangeuse. Les parents ne sont point dupes de ces petits stratagèmes... la jeune Dulcinée non plus. Il est même utile et recommandable, histoire de stimuler les travaux d'approche, que papa fronce légèrement les sourcils. Rien de tel pour boucler un gentil mariage.

Combien d'unions heureuses et prospères n'ont-elles pas leur origine aux vendanges. Il est ainsi résulté un opportun mélange des tendances physiologiques ou intellectuelles qui caractérisent les diverses régions du Pays de Vaud. Un médecin vaudois, étudiant les réjouissantes conséquences de cette période de l'année, déclarait que notre gouvernement, sans cesse soucieux du bonheur de ses administrés, devrait accorder des primes au brantard de la montagne ou du Jorat et à la vendangeuse du Gros de Vaud ou de la Broye qui descendent, en automne, sur les bords de nos lacs ou dans le Grand-District. Précaution bien inutile : cette vaillante jeunesse se charge de faire son bonheur par elle-même, sans prime.

Qualité bonne, quantité relative, tel serait l'indice des vendanges. Hélas ! ce n'est plus le temps où certains propriétaires pouvaient se payer le luxe de tirer des coups de mortier lorsqu'on amenait au pressoir le cent millième litre de vendange ! Ah, c'était le bon temps, celui d'avant le phylloxéra, le mildiou et autres sales bêtes. C'était le temps où un pied carré de vigne, au cœur du Dézaley ou à Yvorne, coûtait autant qu'un centre de Paris.

Les difficultés dans lesquelles se débat le vignoble ont cent répercussions. Prenons simplement la répartition du sol : Les gens de Lavaux possédaient tous ou à peu près, leur « campagne » dans les hauts de leur district, sur les premières croupes du Jorat. C'est, sans doute le motif pour lequel les localités d'en haut n'eurent l'autonomie communale qu'assez tard. La campagne donnait au vigneron les fruits, les légumes et, surtout le foin pour le bétail. Les villages de Lavaux comptaient un important effectif en vaches laitières. Le fumier engraisait les ceps. Aujourd'hui, les gros travaux agricoles coïncident avec les sulfatages des vignes, qu'il s'agit de faire au moment précis. Alors, le vigneron a dû vendre sa campagne pour avoir le temps nécessaire à la culture de ses parquets.

Même situation à La Côte. Rares sont aujourd'hui les gens des localités du Pied du Jura qui ont pu garder la vigne possédée par leurs ancêtres en bas, dans la belle région qui s'étend de Morges à Nyon.

(Extrait d'une « Chronique vaudoise » de Henri Laeser.)

POUR L'ÉTÉ... DE ST-MARTIN ?

à Pierre Ozaire.

Hé quoi ! c'est bien vous, mon voisin,

Qui roucoulez de telle sorte ?

On vous a donc changé un brin :

Votre mine se fait accorte

Et vos propos pleins de douceur,

Même vous devenez flatteur !

Mais le printemps est déjà loin,

Est-ce l'été... de St-Martin ?

A l'ombre d'un très grand sapin

Je rêvais des choses exquises :

Il fait doux dans le clair matin.

— Bonjour, marquis — Bonjour, marquise. —

Je badinais avec Colin,

C'était... comme au temps des cerises...

Mais le printemps est déjà loin,

Est-ce l'été... de St-Martin ?

C'est un peu cruel, mon voisin,

De m'éveiller sans crier gare !

Pour vous chanter un gai refrain,

Un rondel ou quelque quatrain,

Répondre à vos propos taquins,

Il faut accorder ma guitare !

Mais le printemps est déjà loin,

J'attends l'été... de St-Martin.

Sylvabelle.

Anonyme. — Monsieur et Madame X consultent dans la « Feuille d'Avis » la liste de souscription ouverte en faveur des vigneronnes victimes du mauvais temps.

Madame (lisant). — Anonyme, 5 fr. (A son mari) : Dis, Jules, nous ferons croire ce c'est nous.

Monsieur (lisant par-dessus l'épaule de Madame).

— Non, plutôt celui-ci : Anonyme, 100 fr.

Madame. — Oh ! c'est trop !

Monsieur. — Rien n'est trop pour moi quand il s'agit des malheureux.

ESPRIT DES GOSSES

Dani, petit bout d'homme de 6 ans, considère avec attention une image représentant une cigogne qui laisse choir un poupon tout neuf dans une cheminée. Dans son for intérieur, il se demande, sans doute, comment le « bouèbe » va arriver à destination, sans s'assommer.

— Dis donc, maman, les poupons qui tombent dans les cheminées, est-ce qu'ils arrivent en bas la tête la première ?

— Mais non, mon enfant, répond la maman embarrassée.

— Alors, maman, est-ce que je suis arrivé au monde la tête la première ou bien les pieds les premiers ?

Le petit cadeau. — La domestique, à M. Toupin qui se promène dans le jardin :

— Le docteur fait dire à Monsieur que Madame vient d'avoir deux jumelles.

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Je ne pourrai pas m'en servir, je ne vais jamais au théâtre.

Un de nos marchands de combustibles recevait, il y a quelque temps, cette missive d'une jeune veuve de sa connaissance :

« Chair monsieur, faite moi le plaisir de m'envoyer deux sent quilo de coqs car il fais bien frois. »

LA LETTRE AU JUGE

(Une histoire vraie).

Il y a quelques années, mon oncle Héli avait trois domestiques presque parfaits, chacun en son genre. Ulysse, un homme de 33 ans, que les gens sans jugement croyaient un peu simplet, parce qu'il était « à la bonne », et ne parlait pas beaucoup ; mais à vrai dire, Ulysse était très rusé, il voyait très clair et très loin, et parce qu'il était sédentaire et adorait la lecture, qu'il avait une mémoire remarquable, il avait lu et retenu beaucoup de choses ; s'il parlait mal, il écrivait, par contre, fort bien. C'était un vacher modèle, exact et méticuleux.

Il avait comme aide Maurice, un vrai gamin, en dépit de ses 21 ans ; gros et grand, il se flattait d'avoir fait son école de recrue dans l'artillerie de campagne, comme conducteur. C'était un bon travailleur, mais qui avait de la peine à sortir du lit, le matin ; il était aussi blagueur à souhait, mais ne savait pas faire une multiplication un peu compliquée, confondait Diviko et Winkelried, et ne pouvait citer trois capitales de nos cantons. En fait de lectures, du premier janvier au trente-et-un décembre, il se contentait de « l'Almanach du Messager boiteux », qu'il connaissait par cœur avant le 1^{er} mars. Vous avouerez que si cette lecture péchait par la quantité elle était du moins de qualité. Ce n'est pas moi, en tout cas, qui blâme ce Maurice de n'avoir jamais baillé sur les impossibles romans de Dely, de n'avoir jamais bondi en lisant les sacrépanteries de Clément Vautel, et de n'avoir pas torturé ses méninges en lisant Ramuz. Ce Maurice est bien heureux de ne connaître que « l'Almanach de Berne et Vevey » !

Le troisième « oiseau rare » de mon oncle Héli était Fritz, un jeune Bâlois de bonne famille, qui faisait une année de pratique agricole, en même temps qu'il prétendait se « perfectionner » dans la langue française. Il sortait d'une grande école d'agriculture, et se proposait d'entrer au Polytechnikum. Fritz était un joli garçon, fort bien tourné, bien élevé, très fort dans toutes les théories imaginables, mais beaucoup moins dans la pratique. Chez mon oncle Héli, il remplissait la place de charretier ; mais il fallait voir comme les deux chevaux, Etoile et Mira, avaient l'air, parfois, de se payer sa tête ! Je n'ai jamais si bien vu rire des chevaux que lorsque ces deux-là préparaient un bon tour à leur cornac Fritz ! C'est que, aussi, il avait si haute opinion de lui, se croyait si supérieur, si infailible, qu'il pouvait bien agacer ceux qui l'observaient et l'écoutaient, en commençant par les deux bidets ! Et puis, il avait un faible : il était bien persuadé qu'en fait de « bon français » il pouvait en remonter aux Vaudois, car il avait passé six mois en France, dans une école de laiterie...

Les trois « valets », comme on disait jadis,